

songe à ma grand'mère, à ma bien-aimée morte, et je m'écrie :

—Grand'mère, je serai un écrivain !

J'envoie l'article à mon père et lui explique ses pourquoi.

—Enfin, me répond-il, je vois là une promesse de talent...

Comme tout cela est gracieusement, prestement raconté.

Sa rencontre avec Meyerbeer, au milieu d'un bal costumé dont nous avons déjà appris quelque chose, a toute la saveur voulue. Ce fut pour le vieil artiste, le coup de foudre.

Mais la grâce et les charmes de Juliette La Messine, costumée ce soir-là en Velléda, lui firent peur.

—Elle est trop belle, disait-il, je ne veux plus la revoir.

Et Meyerbeer disparut après quelques paroles balbutiées dans la plus grande gêne.

—Durant des mois, écrit Mme Adam, tous les matins je reçus un petit bouquet de violettes, le premier accompagné de ces simples mots : "Souvenir ému à Velléda. Meyerbeer."—Plus tard, il m'envoya une loge pour la première représentation du *Pardon de Floërmel*, mais je ne le revis jamais.

Nous touchons au moment où la célébrité naissante de Juliette La Messine allait s'affirmer par une action d'éclat. Animée d'une noble indignation pour les injures grossières de Proud'hon, dans la *justice de la Révolution*, envers George Sand, Mme la comtesse d'Agoult (Daniel Stern) et ses intransigeances contre notre sexe, elle écrivit les *Idées anti-Proud'honiennes* qui devaient causer une si grande commotion et un si durable retentissement.

—Il faut que des femmes, disait-elle, soient défendues par une femme.

Mais il arriva une chose qu'on n'avait pas prévue : les libraires refusèrent le manuscrit, ne voulant pas l'imprimer. Proud'hon était tout-puissant et tous redoutaient son verbe railleur et d'une force terrible.

Le jeune écrivain s'adressa d'abord à Michel Lévy. Cette page est à citer :

—Je me présentai d'abord chez Michel Lévy avec mon manuscrit élégamment enveloppé et un petit

porte-feuille contenant mon billet de mille francs.

J'entre et demande à parler à M. Michel Lévy.

—Pourquoi ?

—Pour un livre à éditer.

L'employé à qui je m'adressais me toisa.

M. Michel Lévy, sortant de son cabinet, donnait un ordre bref, et comme il allait rentrer :

—Voilà une demoiselle, dit l'employé,—et de quel ton !—qui vient pour faire éditer un livre d'elle par la maison.

M. Michel Lévy me regarda en souriant :

—Le sujet de ce livre ?

—C'est une réponse aux attaques de la *Justice dans la Révolution*, sur George Sand et Daniel Stern.

—Et cette réponse est.... de vous, mademoiselle ?

—Madame, monsieur.

—Et vous avez l'intention de faire éditer *cela* par la maison Michel Lévy ?

—Oh ! monsieur, je comprends que je dois faire les frais de mon premier volume, et si vous voulez bien le lire...

—Inutile, madame.

—Comment, sans savoir, vous décidez ainsi ?

—Oh ! je vois parfaitement ce que doit être votre... œuvre en vous regardant, répliqua Michel Lévy ; jugez-en, mon cher Scholl, ajouta-t-il, parlant à quelqu'un qui entra et lui soumettant ma demande.

—Ce serait vraiment dommage que madame devint un vulgaire bas bleu, et vous avez bien raison de la décourager, mon cher Lévy, répondit Aurélien Scholl. Elle a mieux à faire...

Et je quittai la librairie Michel Lévy, furieuse, le cœur très gros et ma personne littéraire bien humiliée.

J'allai d'éditeur en éditeur, toujours refusée, chez huit des plus grands. Je m'adressai même à Garnier, l'éditeur de Proud'hon ; il fut le plus poli de tous et me dit : "Vous voudrez bien comprendre que cela ne se fait pas."

J'écrivis à Hetzel, qui était alors exilé à Bruxelles. Il me répondit :

—Ou votre livre est très mauvais, ou vous vous mouchez dans un mouchoir à carreaux, et il se peut que vous prisiez. Je ne crois pas à une

femme probablement laide et très mûre, le droit de défendre contre Proud'hon la jeunesse de George Sand et de Daniel Stern, ni leur situation aujourd'hui. Vous les exposeriez au ridicule, et elles vous en voudraient mortellement, car Proud'hon, à n'en pas douter, vous répondra."

Voilà à quelles erreurs mène trop souvent le jugement des hommes.

Enfin, un petit libraire tout à fait inconnu, se chargea d'imprimer le livre, qui eut, dès son apparition, le succès que l'on sait.

Sur un volume expédié à Hetzel, l'auteur écrivit en dédicace : Une jolie femme à un malotru.

Une défense si brillante et si forte eut pour premier effet de mettre sur le chemin de la jeune apologiste deux grandes amitiés : celle de Mme la comtesse d'Agoult. (Daniel Stern) et celle de George Sand.

Mme d'Agoult, écrivit à l'auteur après avoir lu son livre :

—Il étonnant, monsieur, que vous ayez pris un nom de femme, quand, nous, femmes, nous choisissons des pseudonymes d'hommes.

Ce à quoi, Juliette La Messine répondit qu'elle était femme et bien femme, lui semblait-il.

Malheureusement on ne pouvait être l'ami de Daniel Stern et de George Sand à la fois, car les deux femmes de lettres étaient irrémédiablement brouillées. Mme La Messine fréquenta longtemps les salons de Mme d'Agoult avant de connaître George Sand dans l'intimité, et ainsi que l'écrivit Mme Adam, "je ne pouvais aller à George Sand, avoir cette joie, que le jour où j'aurais le chagrin de me brouiller avec Mme d'Agoult."

A propos des relations étroites qui existèrent pendant longtemps entre Mme d'Agoult et Mme La Messine, je remarque, avec empressement, les témoignages d'admiration sincère portés par Mme Adam à Mme d'Agoult. Voyez comment, dans un grand élan désintéressé et au-dessus de l'envie, elle signale un des triomphes littéraires de sa rivale en lettres :

—Mme d'Agoult a fait un très beau livre, *Florence et Turin*, dont on parle dans tous les milieux. Quand je cueille un bel écho de son succès, j'ai une grande joie à courir le lui dire."